

DE LA PRISON À LA PLANÈTE : La dimension universaliste de l'exil en Amérique

par Michèle SARDE (Georgetown)

Lorsqu'à l'automne 1939, à l'aube de la deuxième guerre mondiale, Marguerite Yourcenar embarque dans le port de Bordeaux sur le *Mauritania*, celle qui serait un jour la première femme écrivain à être admise à l'Académie française ignore que le voyage temporaire va se transformer en un éloignement qui durera jusqu'à sa mort, que l'Amérique dont elle dira plus tard à Jeanne Carayon : "Pour mon compte, je n'avais pas du tout pensé cinq minutes à ce pays avant l'âge de 35 ans ... Les extraordinaires carambolages du hasard et du choix en ont décidé autrement"^[1] va se refermer sur elle comme une prison avant de devenir le pays dont elle prendra d'abord la nationalité et surtout le lieu où elle s'établira pour écrire, et même pour mourir. Mais lorsqu'elle atteindra cet âge ultime, Yourcenar aura compris, à travers les avatars des nationalités perdues et retrouvées, des allées et venues en Europe et des voyages sur plusieurs continents que si la prison s'est désormais élargie aux dimensions de la planète, et si elle peut occuper une partie de sa vie à en faire le tour, c'est parce que la promesse contenue dans le titre de son dernier livre *Quoi ? L'Éternité* a été et sera tenue. Dans cette communication, je voudrais montrer comment par un retournement dont la matrice est l'écriture, Yourcenar transforme son expatriation américaine en un choix de vivre et d'écrire dans un espace universalisé par son inscription symbolique dans le monde primordial.

Je m'appuierai principalement au cours de cette démonstration sur la correspondance encore inédite, dont nous préparons, avec mon collègue Joseph Brami, la publication partielle, complétée par les entretiens, les différents documents personnels et le paratexte en général, plutôt que le texte où l'écrivain s'est moins exprimé sur son passage et son existence dans le Nouveau monde, et où, hors l'étude sur les *Negro spirituals* et les *Blues* et *Gospels*, et la présentation critique de la poétesse américaine Hortense Flexner, l'Amérique figure peu.

[1] Lettre à Jeanne Carayon, 21 juin 1974. Fonds Yourcenar à Harvard.

On remarque dans la première décennie des années quarante que se développe chez Yourcenar ce sentiment d'enfermement que crée l'exil, terme qu'on ne trouve pas sous sa plume et qui correspond seulement en partie à sa situation d'éloignement imposé par la guerre, la nécessité de gagner sa vie et la dépendance à l'égard de Grace Frick : "Vous comprenez bien", écrit-elle à son ami Joseph Breitbach, le 7 avril 1951, "que ce n'est pas sans regret que je suis restée si longtemps éloignée d'Europe, mais mes arrangements personnels et financiers ne me permettaient pas autre chose. J'ai souvent souffert ici d'une grande solitude intellectuelle, excusez le terme, toujours un peu pompeux"^[2].

Dans la préface que bien des années plus tard elle ajoutera à sa pièce *La Petite Sirène* écrite en 1942, elle avouera cependant qu'elle s'est identifiée à "cette créature brusquement transportée dans un autre monde, et s'y trouvant sans identité et sans voix"^[3].

La guerre d'abord l'avait isolée de l'Europe et transformé le voyage de plaisance en exil forcé ; puis le bruit de la guerre, étouffé par l'éloignement, a réduit au silence toute tentative pour faire entendre sa voix d'écrivain et l'a confinée dans ce personnage de petite sirène : "Il est trop tôt pour parler, pour écrire, pour penser peut-être, et pendant quelque temps notre langage ressemblera au bégaiement du grand blessé qu'on rééduque. Profitons de ce silence comme d'un apprentissage mystique"^[4]. Et pendant ces années-là, en effet, elle n'écrit pratiquement rien.

En même temps, cette réduction au silence, cet emmurement forcé s'accompagnent de toute une activité onirique et fantasmatique, caractéristique de la vie carcérale, articulée chez Yourcenar autour de la nostalgie de l'ancien monde, dont le cœur est alors pour l'auteur de *Feux* la Grèce, cette Grèce dont elle a découvert qu'elle "a su formuler au cours des siècles toutes les vues possibles sur la métaphysique et la vie, le social et le sacré, et offrir aux problèmes de la condition humaine des solutions variées, convergentes ou parallèles ou souvent diamétralement opposées, entre lesquelles l'esprit peut choisir"^[5].

[2] Lettre à Joseph Breibach, 7 avril 1951. Fonds Yourcenar à Harvard.

[3] *Théâtre I*, Paris, Gallimard, collection Blanche, 1971, p. 146.

[4] *En pèlerin et en étranger*, EM, p. 529.

[5] *Ibid.*, p. 431.

De la prison à la planète

"Qu'est-ce qui t'aide à vivre", se demande-t-elle à elle-même, dans les carnets des années quarante, "dans les moments de désarroi ou d'horreur ? La nécessité du pain à gagner ou à pétrir, le sommeil, l'amour, du linge propre endossé, un vieux livre relu, le sourire de la négresse ou du tailleur polonais du coin, l'odeur des aïelles mûres ou le souvenir du Parthénon. Tout ce qui était bon aux heures de délices reste exquis aux heures de détresse"^[6]. Dans le souvenir des heures de délices flotte en premier lieu le souvenir du Parthénon. Avec le temps cependant, le Parthénon se mêlera avec telle ou telle évocation de Bruges ou de Saint Rémy de Provence, d'Innsbruck ou de l'Andalousie, des brumes de Courlande ou de la "mer grise et argentée" et des dunes du Plat Pays. Avec l'effet d'optique que crée la distance, les nations du vieux monde se rétrécissent jusqu'à devenir les provinces d'une Europe, de son Europe de voyageuse itinérante, semblable à l'Europe de Zénon ou de Michel.

Et elle rêve, elle rêvera toute sa vie, de l'Europe du dix-neuvième siècle qu'elle a arpentée avec son père et ses amis cosmopolites des années trente, semblable à "un beau parc où les privilégiés se promènent à leur gré et où les pièces d'identité servent surtout à retirer les lettres à la poste restante"^[7], aussi éloignée que possible d'un quelconque esprit de clocher, encore moins du concept barbare d'état-nation ... d'une Europe révolue.

Car elle prend conscience peu à peu que l'Europe de sa jeunesse a été fracturée par la guerre aussi brutalement que sa propre existence. Lorsque elle essaiera de faire revivre aussi les heures de détresse, elle comprendra que ce n'est pas seulement son drame personnel de petite sirène, immigrée dans un monde étranger où elle a perdu à la fois sa voix et son identité qui a entraîné dans sa vie la cassure définitive des années quarante. Un autre drame, collectif celui-là, s'est joué entre les frontières de cette vieille Europe qu'elle regrette et qu'elle ne retrouvera pas intacte, un drame qui va miner en profondeur toutes les valeurs et même les préjugés auxquels elle s'associait avant guerre et motiver à long terme la décision de rester en Amérique.

Enfin, la guerre ou plutôt la réflexion sur les crimes de l'homme et les horreurs du monde qu'elle a dévoilées, vont s'inscrire dans l'itinéraire intellectuel et affectif de l'écrivain, et transformer sa vision du monde. De la confusion de toutes les valeurs antérieures, émerge

[6] *Ibid.*, p. 533.

[7] *Souvenirs pieux, EM*, p. 937.

le sentiment qu'avec l'inextricable, on est déjà dans l'inéluctable. Qu'il va falloir accepter : "Accepter", lit-on encore dans les carnets des années quarante, "que tel ou tel être, que nous aimions, soit mort. [...] Accepter que tel et tel, vivants, aient eu leurs faiblesses, leurs bassesses, leurs erreurs, que nous essayons vainement de recouvrir de pieux mensonges, un peu par respect et par pitié pour eux, beaucoup par pitié pour nous-mêmes, et pour la vaine gloire d'avoir aimé seulement la perfection, l'intelligence ou la beauté"^[8].

Les déceptions et les chagrins intimes se mêlent au spectacle horrifié de tous les désastres du siècle, du lancement de la bombe atomique à la découverte du "bouleversant Auschwitz"^[9], où elle fera le voyage en 1964, en comptant "les millions de morts des camps de concentration, les fosses communes de l'Ukraine et de Stalingrad, les centaines de milliers de brûlés de Dresde et d'Hiroshima, les victimes des raids sur l'Angleterre et ceux des longues marches dans la jungle birmanienne ou des combats en Cyrénaïque ou dans les forêts de Finlande, les résistants perdus de la Norvège à la Yougoslavie"^[10].

Sans avoir besoin de recourir à l'exemple de Sartre qui n'aurait peut-être pas écrit *La Nausée* après la guerre, ou de Camus qui n'aurait sans doute pas écrit *La Peste* avant, Yourcenar elle même se situe, fait rare pour cet écrivain de rupture, dans une mouvance générale, lorsqu'elle écrit à propos de Roger Caillois : "Les années de la Seconde Guerre mondiale et celles qui l'ont immédiatement précédée ou suivie ont opéré pour certains d'entre nous une sorte de reconversion. [...] Sans me comparer le moins du monde à ce grand esprit [Roger Caillois], j'ai connu vers la même époque, quelque chose de la même scission"^[11].

L'accumulation des désastres, ce qu'elle appelle pudiquement "l'état du monde" transforme le regard, même rétrospectif qu'elle portait sur les lieux d'autrefois. Elle contamine aussi celui qu'elle porte à présent non pas sur l'Amérique, qui participe, en plein maccarthisme de cet "état du monde", mais sur la retraite de Mount Desert qu'elle représentera toujours comme un no man's land, lieu de nulle part, auquel sa position insulaire épargne le bruit et la fureur

[8] *En pèlerin et en étranger, op. cit.*, p. 529.

[9] Lettre à Gabriel Marcel, 14 mai 1964. Fonds Yourcenar à Harvard.

[10] "Commentaires sur soi-même" dans Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Paris, Gallimard, 1990. Annexe 4, p. 504.

[11] *En pèlerin et en étranger, op. cit.*, p. 544-545.

humaine : "Je vous avoue que l'état du monde m'a jetée dans une crise de désespoir dont je ne suis pas encore sortie, et qui est insensée, écrit-elle à Julia Tissameno, le 4 février 1957. Car nous attendions nous à mieux ? De ces chagrins, on n'est pas à coup sûr indemne dans l'île des Monts Déserts plus qu'ailleurs, mais au moins j'y trouve une occasion de retraite dans le travail dont je me sentais pour le moment incapable en France"^[12].

Face au préoccupant "état du monde", Camus prône l'engagement fraternel, Sartre l'engagement idéologique, certains entrent au Parti communiste ou en sortent avec fracas, d'autres encore professent l'absurdité de tout. Yourcenar, elle, se choisit une retraite à l'écart du monde et se résout à ce que ce choix tourne, dans le contexte affectif et bureaucratique ambiant, à l'irréversible.

Et la vagabonde, la cosmopolite, qui joue à saute-mouton sur les nationalités, en attendant le retour à la case départ, trouve le moyen d'habiter à Mount Desert sans vivre en Amérique, et défie la clôture des frontières en s'installant à la lisière marine de l'homme et du cosmos. "J'ai toujours aimé les îles", dira-t-elle ... "On a le sentiment d'être sur une frontière entre l'univers et le monde humain"^[13]. Et elle décide que c'est dans cette île au milieu de nulle part qu'elle pourra et devra écrire, à peu près au moment où s'achève la rédaction des *Mémoires d'Hadrien*, dont ces lignes renvoient tout autant à un bilan provisoire de sa propre vie que de celle de l'empereur : "J'ai ma chronologie bien à moi, impossible à accorder avec celle qui se base sur la fondation de Rome, ou avec l'ère des Olympiades. Quinze ans aux armées ont duré moins qu'un matin d'Athènes ; il y a des gens que j'ai fréquentés toute ma vie et que je ne reconnaitrai pas aux Enfers. Les plans de l'espace se chevauchent aussi : l'Égypte et la vallée du Tempé sont toutes proches, et je ne suis pas toujours à Tibur quand j'y suis"^[14]. À cette déclaration d'Hadrien, fait écho une lettre de Marguerite à propos du Mont Noir, le château de son enfance disparu, coupé en deux par une explosion pendant la guerre de 14 : "Hélas, à notre époque surtout, il vient toujours un moment où l'on peut dire, comme le héros de Corneille, sans orgueil ... mais en y mettant pas mal de tristesse : Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis"^[15].

[12] Fonds Yourcenar à Harvard.

[13] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 134.

[14] *Mémoires d'Hadrien*, OR, p. 305-306.

[15] Lettre à D. Ribert, 19 février 1978. Fonds Yourcenar à Harvard.

Ainsi s'enchevêtrent les fils du temps et de l'espace dans la trame de l'écriture, lieu ultime de résolution des conflits d'exil et de séparation. L'Europe est loin, son Europe est révolue. Qu'à cela ne tienne, elle les recréera par l'écriture comme elle a recréé l'antiquité de l'empereur.

"Comme toutes les imaginations nourries et façonnées par l'histoire, il m'est arrivé souvent de tenter de m'établir dans d'autres siècles, d'essayer de franchir plus ou moins la barrière des temps.[...] Mais le déplacement dans le temps n'est souvent jamais mieux obtenu que par le déplacement dans l'espace ; tel lieu nouveau pour nous, mais très ancien, nous dépayse assez pour nous engager à la fois dans une double aventure"^[16]. Écrire pour Yourcenar, c'est prendre de la distance en hauteur – distance de soi et de l'autre, distance du temps et de l'espace. Le déplacement géographique double et renforce le déplacement historique et personnel, créant dans son œuvre une caisse de résonance, un creux où l'écriture orchestre ses voix, et convoque, dans la vacance créée par le décalage temporel et spatial, la mémoire de la destinée humaine. La recherche du temps révolu se double d'une recherche de l'espace perdu, dans cet éloignement, dans cette hauteur qui entretient aussi la confusion entre les êtres lointains et les êtres du passé, les personnages des romans et les personnages de la vie entre lesquels l'écrivain ne fait aucune différence, regroupant dans les mêmes listes les dates de leurs naissances et les dates de leurs morts, et sans doute aussi dans son esprit les lieux réels ou mythiques où ils ont passé.

Et ce n'est pas un hasard si l'Amérique trop proche qui environne l'écrivain tient si peu de place dans son œuvre. On ne parle bien, on n'écrit bien que de ce qui vous a, une fois au moins, échappé. Désormais pour l'écrivain la planète a plusieurs visages, l'Amérique où elle habite et les mondes lointains où elle vit par procuration, de même que l'histoire a plusieurs faces, l'époque contemporaine qui est la sienne, peu représentée dans ses livres, et les temps anciens, ceux d'Hadrien, de Zénon et de Michel, où elle s'est installée à son habitude en itinérante, volant sans frontière des uns aux autres dans une ronde acrobatique, un bal masqué, un déplacement perpétuel de soi dans l'autre, dans l'ailleurs et dans l'autrefois.

Et par une intériorisation du retournement, elle légitime le hasard du départ puis le choix de rester, comme une forme de fidélité à soi-

[16] *En pèlerin et en étranger*, op. cit., p. 531-532.

même : "Loin de voir dans la volonté de l'individu d'être ou de rester ce qu'il est une forme de l'habitude, j'y verrais plutôt le contraire de celle-ci. C'est-à-dire que l'habitude pour moi serait d'ordre extérieur, croûte de routines machinales, d'ordre social surtout, dont l'être se laisse entourer et, s'il est faible, à l'intérieur de laquelle il s'étouffe ou s'éteint"^[17]. En s'arrachant à l'Europe, elle a sauvé en elle le noyau dur de l'identité. Car le piège est d'abord engluement dans un ordre conventionnel – famille, communauté, caste, nom, moralité bien pensante ou allégeance aux modes dont l'individu s'émancipe en quittant son lieu d'origine pour demeurer plus proche de lui-même et de ses engagements premiers. C'est Jeanne d'Arc partant pour Chinon, c'est Byron voguant pour Missolonghi qui font acte de fidélité à eux-mêmes et à leurs racines profondes, contrairement à un Proust qui s'enlise dans le réseau conventionnel du salon parisien. En rompant ses liens avec ce qui la détourne de l'existence primordiale qu'elle a choisie, elle affirme donc, dans l'apparente contradiction entre les années européennes et les années américaines, une continuité essentielle qu'elle n'aurait peut-être pas maintenue en restant ou en retournant en Europe.

À partir de ce moment où Yourcenar intériorise la contrainte de partir pour la convertir en décision de rester, les justifications directes ou indirectes ne vont pas manquer. Son itinéraire depuis 39 l'amène à comprendre que la cassure de la guerre et la scission opérée en elle par la prise de conscience des horreurs et des crimes perpétrés sur le sol même de son Europe bien-aimée, l'ont détournée de l'homme et de la civilisation qu'il a faite à son image, et dont il s'est servi, pour chérir un univers dont l'homme n'est à tout prendre qu'un élément parmi d'autres : "Ces années furent celles où, [...] je commençais à fréquenter, avec une passion qui n'a fait que grandir, le monde non humain ou pré-humain des bêtes des bois et des eaux, de la mer non polluée et des forêts non encore jetées bas ou défoliées par nous. En d'autres termes, que je prêtais à l'empereur Hadrien lui-même, mon allégeance commençait à passer 'du nageur à la vague'"^[18].

Ainsi les années désastreuses ont-elles permis à l'écrivain de passer "du nageur à la vague". L'ancien monde, raffiné et civilisé, le berceau de la Grèce antique qu'elle a tant aimé, s'est désavoué au profit d'un monde plus ancien encore et plus intègre parce que moins marqué par les traces et les vestiges du passé humain.

[17] Lettre à Paul Dresse de Labroles, 25 août 1954. Fonds Yourcenar à Harvard.

[18] *En pèlerin et en étranger*, op. cit., p. 545.

Tournant le dos au passé de la vieille Europe, elle va paradoxalement, dans la solitude et la primitivité du Nouveau Monde, remonter plus loin encore dans le temps "jusqu'à l'époque où la lumière, la couleur, le son se prodiguaient paisiblement dans un univers qui n'avait pas encore inventé l'oreille ni les yeux", arrêter sa contemplation "sur ces grands objets toujours semblables à eux-mêmes : la mer pareille à ce qu'elle fut avant la première pirogue, avant la première barque ; le sable, calcul infini qui date d'avant les nombres ; et ce nuage plus ancien que les profils de la terre ; et ce plissement silencieux de la neige sur la neige qui fut avant que la forêt, la bête ou l'homme aient été, et qui continuera sans changement quand toute vie se sera dissipée ou tuée ... Que ce voyage dans le temps aboutisse à l'extrême bord de l'éternel" [19].

Par ce jeu de déplacements si fréquents chez Yourcenar, l'écrivain parvient à faire du Nouveau Monde, généralement associé aux représentations et aux mythologies de l'avenir, l'archétype du passé idéal, de l'extrême du passé, celui d'avant l'homme, faisant l'impasse sur le futur pour déboucher sur le présent de l'éternel. Et ayant évacué les constructions de l'homme de ce passé d'avant le passé, l'écrivain le réintègre dans l'histoire éternelle du monde primordial : "Dans les forêts américaines où l'on peut marcher, des jours durant, sans rencontrer âme qui vive, il suffit du sentier tracé par un bûcheron pour nous relier à toute l'histoire" [20]. Ainsi les fils dispersés de l'espace et du temps parviennent-ils à se rejoindre, pour employer une expression yourcenarienne, dans un effort pour rejoindre au bord de l'éternel l'homme d'avant le crime.

Mais ce n'est que plus tard qu'elle reliera cette tentation de plonger dans le passé d'avant le passé au rejet des horreurs de l'histoire et du monde humains. Remontant alors à 1942, à l'époque de *La Petite Sirène*, elle précisera longtemps après : "cette rêverie océanique date d'un temps où le vrai visage, hideux, de l'histoire, se révélait à des millions d'hommes dont une bonne part sont morts de cette découverte ; même à la distance où le hasard m'avait mise, j'avais vu ce que j'avais vu. C'est à partir de cette époque, et par l'effet d'une ascèse qui se poursuit encore, qu'au prestige des paysages portant la trace du passé humain, naguère si intensément aimée, vint peu à peu se substituer pour moi celui des lieux de plus en plus rares, peu marqués encore par l'atroce aventure humaine" (*Th I*, p. 146).

[19] *En pèlerin et en étranger*, op. cit., p. 532.

[20] *Ibid.*, p. 533.

De la prison à la planète

La volonté de cosmopolitisme de Yourcenar s'était exprimée dans sa jeunesse par un rejet de sa famille et des conventions qui enracinent à une origine. Dans la vieillesse, l'aspiration universaliste la conduit à assumer complètement cette origine pour mieux la dépasser^[21] : "Je n'ai repensé à mes origines flamandes que sur le tard", avoue-t-elle dans *Les Yeux ouverts*. "Oui, en me penchant sur ces ancêtres, j'ai cru reconnaître en moi un peu de ce que j'appelle 'la lente fougue flamande'. Mais je suis Française autant que Flamande [...]. Chose plus importante et plus vérifiable que ces identifications par le sang ou par la langue, je suis Française de culture. Tout le reste est folklore. Mais la culture française, comme toutes les cultures, petites ou grandes, se sclérose et s'étiole, dès qu'elle refuse de faire partie de la culture universelle^[22]. J'ai plusieurs cultures, comme j'ai plusieurs pays. J'appartiens à tous" (*YO*, p. 273).

Elle mourra en Amérique. Qu'importe. Elle l'avait dit à Matthieu Galey, lui-même prématurément disparu : "Où qu'on meure, on meurt sur une planète" (*YO*, p. 140).

[21] Le choix de vie de l'écrivain n'est pas celui de l'Amérique contre la France. "Il traduit un goût du monde dépouillé de toutes les frontières" ("Marguerite Yourcenar s'explique". Entretien avec Claude Servan Schreiber, *Lire*, juillet 1976). Peu importe qu'il se manifeste dans le voyage autour du monde – le tour de la prison – ou dans la vie immobile forcée à Petite Plaisance. La seule patrie véritable de l'écrivain est le territoire du verbe, son seul devoir de "défendre et prolonger les vertus d'une langue, de veiller à ce que l'eau du Grand Canal coule limpide jusqu'à nous" (lettre à Anne de Labriffe, 26 août 1977. Fonds Yourcenar à Harvard).

[22] Lorsque viendrait pour Marguerite le temps des bilans, elle confierait à Matthieu Galey que non seulement sa vie mais son œuvre n'auraient pas été les mêmes si elle était restée en Europe ou si elle était retournée en Grèce en 40 : "je me serais attachée de plus en plus aux aspects formels de la littérature parce que le milieu où je vivais était extrêmement littéraire et je serais demeurée plus liée au passé parce que les sites, eux aussi, étaient tous liés à la légende antique. Venue ici, et mise en présence d'un réalité tout à fait différente, massive et amorphe, en quelque sorte, le changement me fut, je crois, très utile" (*Les Yeux ouverts*, p. 137).